

Éric Dugelay

Nos vies floues

OLNI

Résumé

Nos vies floues est le récit sur quarante ans du lien entre deux hommes.

Karl d'origines chinoise et allemande (de l'Est) et Noé dont la mère vient du Maroc et le père de Zanzibar.

Ils tombent amoureux à l'adolescence au début des années quatre-vingt dans un monde qui ne sait pas encore quoi faire de deux garçons qui s'aiment.

Les injonctions se multiplient : réussir, se taire, se conformer, fonder une famille.

Noé s'y pliera, Karl finira par composer.

Au prix de compromis, de renoncements, de déplacements incessants du désir, leur amour survivra-t-il ?

Un roman sur le prix intime de la normalité.

Éditions OLNi

23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy

© OLNi éditeur — 2026

ISBN : 978-2-487106-65-9

<https://editions-olni.com>

À mes enfants, à la grande famille

Il faut en finir avec le malheur d'être gay.

Arthur Dreyfus

Journal sexuel d'un garçon d'aujourd'hui

P.O.L. — mars 2021

Aucune existence n'est prévisible. Les femmes et les hommes se soumettent aux injonctions du lien social.

C'est ainsi qu'ils survivent, quelques-uns y trouvent même un accomplissement, ce que les Chinois appellent le *Dào*, la Voie.

Peu de gens savent l'histoire de Noé et moi.

Il est temps, cher lecteur, que tu la connaisses.

Je brûlais

Papa

17 ans, Annecy, automne 1980

Noé à l'intérieur de moi, le monde nous appartenait. C'était notre secret. Plus rien ne serait triste.

Lui et moi, ça a commencé à l'automne 1980 dans Annecy envahie par le froid des montagnes. En chemin pour le lycée Berthollet, un pied devant l'autre sans y penser, encouragé par le clapot du lac dans le soleil du matin, j'étais décidé. Je tiendrais bon.

L'humidité glaciale fait fuir les asthmatiques. Tête baissée sous la menace permanente d'une toux explosive, je pressais le pas. Avaler les glaires avant qu'elles ne viennent chatouiller le fond de la gorge. Racler la luette, j'étais rodé. Quand ça devenait ingérable, je sortais la Ventoline de mon sweat-shirt. On verrait bien comment passer l'hiver.

Ils avaient retenu mon dossier. L'appréciation de ma prof de philo, « élève brillant et cultivé » ? J'étais hypokhâgneux.

Papa aurait été content.

Pourtant, ma chambre de bonne sombre et bruyante et ce cube de pierre de taille au milieu de la ville, le lycée aux grands murs comme ceux d'une prison, je n'avais pas choisi ça.

Créer une carapace. Ou bien ouvrir mes chakras.

Un garçon de Maths sup, s'intéresser à quelqu'un comme moi ?

Ce matin-là je m'étais convaincu : l'occasion se présentait. Le scrutant du coin de l'œil, j'avais capté une fêlure, reconnu l'ambiance de ces moments perchés plus hauts que les autres quand on s'intéresse à un être rare.

Aussi loin que ma mémoire remontait, j'avais développé ce regard-là. Même à Pékin, l'école *maternelle de l'ancienne caserne du magasin de la borne du dix-huitième li*. Et puis ensuite à Annecy, l'école Les Fins, le collège, le lycée.

Quel nom donner à mon secret ? Certains garçons provoquaient en moi quelque chose de spécial, je me sentais aspiré. Une excitation qui emportait tout. Avec prudence, surmontant ma peur, je les approchais. Ceux dont je devinais le secret, notre secret. Je ne me trompais jamais, c'était ma force. Se toucher le corps à travers les vêtements, *se battre* pour de faux, se faire tomber, s'enlacer sous le regard des filles. À chaque rentrée des classes, je jouais à ça : discerner dans les traits et le regard des *nouveaux* ceux qui auraient envie de *se battre* avec moi. Nos mains se baladaient. En cinquième, elles ont commencé à attraper le sexe à travers le pantalon. Les filles continuaient de regarder.

La classe *prépa* ressemblait à la cinquième. Le premier jour, quand j'ai appris qu'il ne serait pas avec moi en *prépa* littéraire, j'ai eu un doute. Je devais l'oublier. Quelques jours plus tard, un matin, je l'ai recroisé. Il me tournait le dos. Dans le rang des élèves alignés pour l'appel, j'ai frôlé son épaule.

Jour après jour je suis devenu obsédé. Par son visage encore ancré dans l'enfance, le grain de sa peau venu d'ailleurs, ses cheveux longs crépus perchés sur le sommet d'un crâne généreux. Le statut de trois-quarts, ni pensionnaire ni demi-pensionnaire, offrait un

bref moment de décompression : le dîner à la cantine du lycée. Lui et moi partagions ce mode d'organisation.

Lueur d'espoir. En cachette, je laissais mon regard prendre possession de ses cheveux de jais jamais coiffés, un nimbe sombre et foisonnant au-dessus du visage. Il ne les lavait pas tous les jours. Le sébum remplaçait le shampooing. Le lustre en était plus touchant. Lorsque je parvenais à l'apercevoir de face tout en évitant de croiser son regard, la grâce de son visage patiné touchait mon cœur. Un ange exotique.

Son prénom était Noé. J'avais glané cette information en tendant l'oreille pendant la séance de télé juste avant le journal du soir. Sur une étagère en hauteur, le minuscule écran noir et blanc diffusait la première chaîne. Les garçons avec lui formaient un groupe bruyant. Mais Noé parlait plus bas que les autres.

Un mardi d'octobre, à l'heure de la cantine du soir, je m'étais retrouvé dans la queue deux places derrière lui. Submergés par des tonnes de devoirs, les élèves sont plus tendus le mardi que le lundi. Il ne m'avait pas vu, j'observais le galbe de ses mollets découverts. Il portait encore un bermuda en jean alors que la température était passée sous les dix degrés. Quelques poils blonds isolés sur le glacié d'ébène de ses muscles saillants. Noé devait avoir pédalé toute son enfance, ses mollets étaient ceux de Raymond Poulidor. Je faisais semblant de m'intéresser à mes collègues, la prochaine *khôlle* de philo. J'étais fatigué, mon esprit vagabondait, ils l'avaient deviné. Ne répondant pas à toutes leurs questions, je gagnais un peu d'espace-temps. On dit que le temps et l'espace sont liés.

Quand il arrivait à Noé de se retourner dans la queue vers un de ses coreligionnaires, j'avais juste le temps d'apercevoir une excroissance

du jean qui parlait ma langue. C'était furtif, je ne pouvais me permettre d'être démasqué. J'emmagasinais l'information glanée. Le soir, de retour à la maison, mon cerveau me restituerait le détail de cette forme. Le sommeil venu, elle nourrirait mes rêves.

Soudain, un bruit sourd puis un crissement de verre cassé sur le carrelage. Noé vient de renverser son plateau-repas. Les œufs mimosa et la langue de bœuf se sont répandus au sol. Une occasion de fête. Je souris. Nous sommes formatés pour ça : les intempéries de la vie matérielle nous réjouissent. Quelques *taupins* rigolent sans retenue. Sans réfléchir, je bouscule l'élève qui me sépare de Noé, une créature dont je n'arrive pas, depuis la rentrée, à mémoriser le prénom. Je m'agenouille avant que Noé ait pu réagir. Il parle en premier.

— T'inquiète pas Karl, je vais m'en occuper.

— Non, c'est bon, merci. Donc tu sais comment je m'appelle ?

Dans un geste furtif, j'enroule dans la main droite les deux demi-parts d'œuf surnageant dans la mayonnaise, de la gauche je remets dans son assiette, épargnée par l'incident, la langue de la bestiole baignant dans sa sauce gribiche. Silence, nos regards se posent l'un sur l'autre pour la première fois.

— Merci. Toi c'est Noé, c'est ça ?

— Oui, Noé Juma. J'ai entendu ton prénom l'autre soir. Karl. Pendant *La Minute Nécessaire de monsieur Cyclopède*.

— Ah oui, pareil pour moi !

Il me sourit, adore Pierre Desproges, moi aussi. Juma ? Oui, Juma. Juma veut dire Vendredi. Vendredi comme le compagnon de Robinson Crusoé. Ce n'est pas le moment de faire plus ample

connaissance. Les élèves derrière nous veulent accéder à la caisse, faire enregistrer leur plateau, dîner au lance-pierre, foncer ensuite vers leurs études postprandiales. Une femme de service est arrivée, passe la serpillière. Noé est retourné en arrière se resservir, elle a emporté les restes.

Est-ce que la chute du plateau de Noé a permis tout ce qui a suivi ? S'il n'y avait pas eu cet incident, une autre occasion se serait présentée. Ce corps-là, je voulais l'approcher. Et cette fois ce n'était pas pour *me battre* avec lui.

Assis à une table en formica jaune canari, nous poursuivons notre conversation.

— Et toi, c'est quoi ton nom de famille ?

— Chan (j'ai prononcé Tschann).

— Chan ? (il a prononcé Chan, sans le t.)

— C'est un nom chinois. Mon père est chinois, enfin, il était chinois.

Il est mort.

À chaque fois que je prononce ces trois mots, trois coups dans le plexus. *Il est mort*. Quand Noé reçoit cette information, son regard s'assombrit. Souffre-t-il pour de vrai ? Il ne connaît rien de Papa.

— Ah, oui, on voit qu'il y a quelque chose d'ailleurs dans ton regard, je savais pas dire. Désolé pour ton père. Vraiment. Ça fait longtemps ? Je veux dire, ça fait combien de temps qu'il est mort ?

— J'avais quatre ans. Quatre ans et demi.

— Ah oui, désolé.

Je suis un garçon de 17 ans, presque un homme. La mort de

Papa ne doit plus me faire pleurer. Je ne pleure pas.

— Tu sais c'est possible de vivre sans père. C'est vrai que j'aurais bien aimé avoir un lieu près d'ici pour me souvenir de lui. Mais non. Pour aller le voir c'est loin. Il y a une urne. Dans un cimetière à Pékin.

— Pékin ? Si loin. C'est triste.

— Mais, j'irai tu sais ! C'est ma deuxième ville, Pékin. Enfin ma première.

Noé

17 ans, Annecy, automne 1980

À l'écart des autres élèves, nous avalons notre dîner. Puis, nos plateaux déposés sur le tapis roulant, nous retournons nous asseoir sur les chaises en plastique bleu roi des années soixante. Il est là devant moi, souriant, les yeux dans les miens, grand, svelte, maigre même. Beau. Je m'efforce de dissimuler le tremblement à l'intérieur de moi. Je veux que mon visage dise la joie de la rencontre. Je me contrôle. Chaque sourire, chaque geste.

— Et toi, t'es d'où ?

— D'ici.

Qu'est-ce que je peux dire à ça ? Noé n'est pas d'ici. Comme moi je ne suis pas d'ici...

— Enfin, ma peau noire c'est vrai, ça c'est par mon père, il est né à Zanzibar, tu connais ? L'île de Freddie Mercury !

— Tu me redis ? C'est en Tanzanie, c'est ça ?

— Exactement. Et ma mère a vécu au Maroc aussi, une juive du Maroc.

— Vrai ? T'es juif alors !

— Oui ! Et toi, t'as quelle religion ?

— Moi ? Je crois en rien. Enfin je crois pas en Dieu. Je crois en moi.

— Oui. C'est bien.

La voix de Noé est généreuse, il ne connaît pas cette peur qui paralyse parfois les *garçons flous*. C'est comme ça que Muttie Gisela

appelle les garçons comme moi. *Flauschige Jungen*. Elle utilise parfois les mots allemands qui affleurent sur les rivages de sa mémoire ancienne. Les pupilles de Noé luisent comme des cristaux de roche. Les scrutant, j'aperçois l'éclat du soleil du Cotentin, cette presque-île où Muttie Gisela m'a emmené un jour en vacances, où je me suis senti au calme. Je suis bien avec lui. Il me questionne, mon côté métis, ça l'intéresse de comprendre.

— T'as vécu là-bas combien de temps ?

— À Pékin ? Quatre ans et demi. C'est l'âge que j'avais quand on est partis. Juste après la mort de mon père. Mais je m'en souviens, je m'en souviens très bien. T'es déjà allé en Chine ?

— Jamais, tu penses. Mais je rêve d'y aller. En fait ça me fascine la Chine.

— Le communisme ?

— Pas seulement le communisme. J'ai l'impression qu'ils sont tellement durs à comprendre, ça m'intéresse.

— Je te confirme. C'est compliqué la Chine.

— Ah ? Et tu parles chinois ?

— Oui, on parle surtout chinois avec ma mère. Muttie Gisela je l'appelle.

— Muttie Gisela ? Maman Gisela, c'est ça ?

— Oui. Elle est pas chinoise ma mère. D'origine allemande, une Allemande de l'Est. Et on est français maintenant. Mais elle veut que je lui parle en chinois. Pour mon père. Je suppose que c'est ça. En même temps...

— En même temps ?

— En même temps c'est un peu lourd.

— Et l'Allemagne c'est ton troisième pays ?

— Oui, je sais pas dans quel ordre. La Chine le premier, la

France le deuxième. L'Allemagne elle compte pas vraiment.

— Et t'as des frères et sœurs ?

— Non, je suis fils unique.

Pause. Noé ne me quitte pas des yeux. Il dit qu'il comprend, surtout le manque de père. Je voudrais demander pourquoi. Mes yeux le disent. Il sourit, son regard dit non. Il ne me parle pas de son père, je ne pose pas de question.

— Tu me diras ?

— Un jour. Oui.

Une mélodie se fait entendre. Progressivement, elle envahit l'espace. Accompagnant nos paroles, nos bras battent la mesure de notre duo. Être au diapason de quelqu'un, on dit que c'est possible. Sans compter les minutes, nous racontons des franges de nos vies, oublions les révisions, les *khôlles*, les devoirs surveillés.

Pourtant je ne peux pas tout dire. Mes mots s'arrêtent à la lisière des nuits de solitude et de cauchemar, les livres et les cahiers transformés en dragons chinois à deux têtes, mon corps assailli renonçant à se battre. Je ne raconte pas à Noé les images de mon enfance.

De son côté, Noé *ne se pose pas trop de questions*. Il a pris son parti de l'inanité de l'existence. Sans hésiter, il dit qu'il sait ce qu'il veut faire de sa vie.

Il sera ministre. Il faudra du temps mais il réussira.

Je ne relève pas l'énormité de ces mots, les laisse glisser, déclenche une conversation plus légère. Le labeur m'attend dans ma chambre de bonne, j'hésite à rester.

Il me fait un clin d'œil. Je ne sais pas faire les clins d'œil, n'ai jamais su. Lui sait.

À cet instant je me convaincs que Noé est bien un *flauschige Junge*, un *garçon flou*.

Je perçois un frôlement sur le revers de ma main. Une caresse à peine esquissée. Mon dos est parcouru par un intense frisson. Cela dure une fraction de seconde. Puis sa main se retire, se pose à côté de la mienne, me délivre. Je me sens rougir.

Les secondes passent en silence, nos regards ne se quittent pas. Nous reprenons le fil. Il dit qu'*on est bien là*, que c'est agréable de pouvoir parler. Oui on est bien. Je le lui confirme.

Les tables se sont vidées autour de nous. La sonnerie de 20 heures retentit, la dernière de la journée. Pour l'administration du lycée, le déroulé du quotidien s'achève. Un homme de ménage passe un dernier coup de balai autour des tables. Il heurte le pied de Noé, s'excuse. C'est un signal. Il faudra bientôt évacuer.

— Tu veux prendre une bière chez moi ?

Voilà son offre. Je n'ai pas eu le temps de faire la mienne. *Tu veux prendre une bière chez moi ?* Une bière, juste ce qui me tentait pour poursuivre la soirée. Pas dans le bar où se retrouvent les étudiants, chez lui. Je souris en silence, son regard m'invite. Est-ce que ce garçon est bien là, devant moi ? Est-ce qu'il m'a proposé d'aller chez lui boire un coup ?

— J'adore la bière.

— Super. Mais j'ai pas de *Tsingtao*.

— Ah tu connais la *Tsingtao* ? T'inquiète pas pour la *Tsingtao*.

Pour la bière je suis allemand ! Et si t'as de la bière française, c'est très bien.

— Une *Kro* ?

— Une *Kro* ça sera très bien !

Un petit studio au cinquième étage sous les combles de l'immeuble où résident ses parents. Noé l'occupe seul, je suis impressionné. Dans l'ascenseur qui nous y monte, il est plus agité qu'il n'était pendant le dîner. Quand il appuie sur le bouton du cinquième, sa main tremble. Je tousse sans raison. Il me sourit. Sur le palier, il cherche ses clés au fond de la poche intérieure de sa veste, elles font un bruit de clochettes quand il glisse la plus longue dans la serrure et l'actionne pour ouvrir.

Dans l'obscurité de l'appartement, la forme sombre d'une sculpture néo-classique. Elle m'évoque le David de Donatello appris en Terminale. Noé se glisse à l'intérieur, allume une lampe d'appoint installée sur un guéridon, m'invite d'un geste à pénétrer dans son antre.

Une image de Pékin franchit le filtre de mes méninges et vient se superposer dans mon champ de vision. Une grande avenue la nuit. Des enfants en costume Mao. Ils courent en criant dans notre direction.

— Voilà, sois le bienvenu, Karl Chan.

Il a prononcé le chinois sans erreur, refermé la porte, pris l'arrière de mon crâne avec sa main droite, plaqué ses lèvres sur les miennes. Sa langue a pénétré ma bouche.

Cette étreinte si vite ?

Mon corps s'interroge. Je ne recule pas. J'essaye de murmurer quelque chose, sa langue s'enroule autour de la mienne, me fait taire. Puis sa main gauche explore mes seins à travers le pull, descend le long de mon ventre. Baiser de plus en plus profond. Nos salives ont le goût de mes chewing-gums à la chlorophylle. Je goûte Noé ! Un parfum de soleil. Je ne vois que ses yeux, il ne voit que les miens. Nos regards s'enfoncent l'un dans l'autre, nous louchons.

Je ne me retiens pas, le bascule sur le canapé. Ma main est dans son bermuda. Il porte un caleçon. Mes doigts à l'intérieur, douceur de ses fesses sans poils. Sa respiration s'accélère. Son ventre se creuse. Ma main contourne ses hanches, effleure son sexe tendu comme un gourdin.

Un monde nouveau se profile que je m'empresse d'adopter.

Avec beaucoup de douceur, il me propose d'aller plus loin. Mes lèvres sur les siennes disent oui.

Noé enclenche la valse de nos corps, je capte et accompagne son mouvement. D'instinct nous trouvons le rythme.

Noé à l'intérieur de moi, ce sera notre secret.

Rapidement son plaisir monte, le mien aussi. J'éjacule sur les draps, sens sa chaleur me remplir.

Nous restons l'un dans l'autre, joue contre joue, son torse sur mon dos ruisselant de sueur, nos odeurs mêlées, repus, contents, ivres, délivrés.

Je ne saurais pas dire combien de temps nous dormons dans cette position. Puis Noé se retire, se lève, me propose une serviette

de bain et va se laver à l'évier du coin cuisine pendant que j'occupe la salle de bains.

Après l'amour, après la douche, sans nous rhabiller, nus et propres, nous partageons une cigarette. Je toussote, plane plus que d'habitude. Il me parle avec douceur du plaisir que je lui ai *donné*, c'est le verbe qu'il emploie. Il me demande si pour moi aussi c'était bien. Je ne trouve pas les mots, c'était au-delà.

Avec tendresse, il dépose un baiser sur mes lèvres, me raccompagne à la porte de son appartement.

Dehors, le lac a fait place à la mer. J'embarque pour une longue croisière. Noé est dans ma vie, Annecy n'est plus Annecy. Ce soir, j'ai rencontré un corps et j'ai rencontré une âme. Plus tard, j'éteins la lumière de ma chambre de bonne avec dans la tête un autre que moi.

Le lendemain j'achète un cahier petits carreaux à spirale. Envie d'écrire.

Notre binôme

18 ans, Annecy, printemps 1981

Nous nous sommes revus le lendemain après les cours. Puis à nouveau les jours suivants. Un soir, notre fusion s'est inversée. Nous avons pensé que l'autre sens nous émouvait plus. Quand nous hésitions, nous revenions à l'arrangement initial. Une fois j'étais sur lui, une fois il était sur moi.

En décembre, nous avons fêté les 18 ans de Noé. Un joint avec du *shit* acheté à un jeune dealer sur la promenade du bord du lac nous a permis de prendre notre envol au-dessus du clapot. Ensemble, nous avons plané à l'aplomb des lieux de notre quotidien.

Le Président Giscard d'Estaing avait abaissé la majorité civile et sexuelle de 21 à 18 ans. Noé était majeur. Moi pas encore. Nos embrassades et nos enculades étaient illégales, notre excitation décuplée. Il riait de plus en plus fort, délirait. Si j'avais été une fille il n'aurait pas risqué l'arrestation. La majorité sexuelle des filles était à 15 ans, elle n'avait cessé de monter depuis deux siècles, de 11 ans à 13 ans puis 15. Mais pour les garçons ça restait 18 ans, j'étais encore mineur. Et mineur sexuel. Nous imaginions les flics débarquer, je sortirais du placard une vieille robe de Muttie Gisela, dissimulerais ma bite entre mes jambes, deviendrais Karla.

L'année scolaire a passé. Impossible de dire qu'elle s'est *bien passée*. Cette expression, je la réservais aux coups de téléphone de Muttie Gisela. Elle m'appelait tous les trois jours de La Toussuire. Elle

voulait être rassurée. C'était la première fois que nous étions séparés. Après mon bac elle avait trouvé un emploi à la montagne, un job alimentaire. Sa carrière de chanteuse était définitivement derrière elle. J'allais avoir beaucoup de travail en *prépa*, je l'avais encouragée à saisir cette opportunité. Elle m'avait trouvé ma chambre de bonne, avait quitté Annecy. *Petit Karl, comment te sens-tu ?* (小卡 尔, 你得怎么样 ? – *xio Kǎ'ěr, nǐ juéde zěnmě yàng ?*). Muttie Gisela a toujours un peu peur qu'un truc horrible nous arrive à tous les deux. Alors je lui dis que les choses se passent bien. C'est ce qu'elle veut entendre. Et c'est peut-être ce qui m'arrive, je ne sais pas. Qu'est-ce que ça veut dire que les choses se passent bien ?

En tout cas maintenant je suis avec quelqu'un, je crois qu'elle le devine. Un jour je lui raconterai et elle sera contente.

Je me suis concentré, accroché. Les excès de travail me forgeaient. Il manquait du sommeil mais, quand j'avais Noé pour m'endormir, je me réparais. Je ne dormais pas tous les soirs chez lui. J'attendais son signal. On avait beau être épuisés tous les deux, nos deux corps s'y retrouvaient toujours. Ils survivaient grâce à ça, celui de l'autre. Nos cerveaux fonctionnaient avec ce fuel, les fulgurantes échappées de nous. Dans la grande salle de devoirs surveillés du samedi matin, quand je ne trouvais pas la concentration, je laissais mes yeux perdre leur foyer, louchais sur mon nez, laissais le corps de Noé occuper le paysage, bandais sans contrôle. Et je trouvais l'angle de l'introduction, la mise en abyme de la conclusion.

J'aimais la *prépa* littéraire. Une vraie connivence avec le programme d'études, des efforts consentis. Pour Noé ce n'était pas pareil. Il souffrait plus que moi. Maths sup le rebutait, la chimie organique le débectait. Allait-il tenir ?

Il disait qu'avec moi pas loin il survivrait dans les tranchées de Verdun. Ces mots-là étaient forts. C'était vrai. J'en étais convaincu quand il me demandait de le prendre. Pour que je le remplisse. Il faisait le plein d'énergie, et moi j'adorais. Mon extrémité en pistolet de distribution, mon corps en pompe à essence.

En mars, j'ai eu 18 ans. J'étais majeur à mon tour. Mais depuis le gouvernement de Vichy on emprisonnait toujours les adultes homosexuels que la police attrapait. Ma majorité ne nous protégeait toujours pas contre la prison d'Aiguebelle.

Les petites vacances n'en étaient pas. Je rejoignais Muttie Gisela à La Toussuire. Pour l'occasion, elle demandait quelques jours de congés à son employeur, l'office du tourisme. Moi, je restais la plus grande partie de la journée dans l'appartement avec mes bouquins. Les mètres carrés manquaient, le confort aussi. Dans une station de ski, un F2 est une boîte à chaussures.

Pourtant, je me sentais bien dans ce lieu et Muttie Gisela aussi. Elle ne regrettait pas ses vies dans les républiques démocratiques et populaires, la République Démocratique Allemande, la République Populaire de Chine. En 1977, au bout de dix ans de démarches administratives, elle avait réussi à nous obtenir des passeports français. La France était notre pays. Nous n'en changerions plus. Je n'ai jamais eu le passeport d'Allemagne de l'Est, il était incompatible avec le passeport chinois. Mais la RDA était quand même le pays de Muttie Gisela, il resterait mon troisième pays de cœur.

Tout au long de l'année, quand elle n'était pas au travail, Muttie Gisela passait son temps dans ses livres. Mais quand j'étais avec elle, elle s'occupait de moi. Elle faisait les courses au supermarché et cuisinait mon plat préféré, des raviolis. Surtout ceux du petit

dragon, les *xiǎolóng bāozi*. Les saisissant avec les baguettes et les trempant dans le vinaigre avant de les engloutir, j'étais ramené au Pékin de mon enfance. Papa les adorait. Muttie Gisela commençait par la pâte à base de farine qu'elle laissait ensuite reposer. Puis elle s'attaquait à la farce à base de palette de porc, d'oignon nouveau, de gingembre, de vin de Shàoxīng et surtout d'une gelée qu'elle confectionnait avec des feuilles de gélatine et du bouillon de volaille. Comme l'indispensable vin de Shàoxīng était introuvable à La Toussuire, je lui en apportais de chez l'épicier chinois d'Annecy.

Parfois nous révisions ensemble. Je lui récitais mes cours, elle m'aidait surtout en allemand. Elle connaissait bien la *Trümmerliteratur*, la littérature des ruines et justement Wolfgang Borchert était au programme d'hypokhâgne : *Draußen vor der Tür*, *Dehors devant la porte*. Ça lui parlait cette histoire de soldat rentrant du front chez lui et restant devant la porte de chez lui, parce qu'il n'avait plus de chez lui. Ça lui rappelait *Der Schloß*, *Le Château* de Kafka, ce personnage K. qui ne réussit pas à s'intégrer dans son village. Même lenteur, même mise en scène de l'absurde. J'avais utilisé cette référence dans une dissertation d'allemand, ça avait bien fonctionné.

Je crois que *Dehors devant la porte* lui rappelait aussi sa vie, notre vie. Des vies au pied du mur.

Muttie Gisela m'a aussi aidé en français. Elle avait lu des traductions en français d'extraits de *Hán yè de xīngchén* (*Étoiles dans la nuit glacée*) de Gāo Xíngjiàn. Après le désastre de la Révolution Culturelle, la littérature chinoise ressemblait à cette *littérature des ruines* de l'Allemagne après la deuxième guerre mondiale. D'ailleurs elle s'appelait *shānghén wénxué*, *la littérature des cicatrices* ! Après

la mort de Máo Zédōng et le procès de la bande des quatre, les trois mythologies – comme je les avais baptisées – étaient derrière nous : les Cent Fleurs, le Grand Bond en Avant et la Révolution Culturelle. Ce qui s'était passé ne se reproduirait plus jamais.

Papa était mort et des millions de personnes avec lui. Pour quoi ? Pour rien.

La *littérature des cicatrices* mettait un peu de baume sur nos plaies. Fúróng zhèn (*Une petite ville appelée Hibiscus*) écrit par Gǔ Huá venait de sortir et Muttie Gisela était fière d'avoir réussi à le lire. Ce n'était pas une langue difficile. Mais un texte très sombre. Le noir était la couleur de la littérature chinoise.

J'en avais parlé à ma prof de lettres modernes, elle avait été très intéressée. J'avais donc fait un exposé sur ce mouvement littéraire dont personne n'avait entendu parler en hypokhâgne, pas même les profs. Ça avait très bien marché et j'avais pu parler un peu de moi, mon côté chinois et mon côté allemand. On étudiait tellement Stendhal, Balzac et Zola en hypokhâgne, Gāo Xíngjiàn, Zhāngxíánliàng et Gǔ Huá nous avaient aérés...

Par la fenêtre, vue plongeante sur le premier télésiège, celui qui mène au saint des saints, la piste de compétition. Entre deux séances de révisions, je collais le front à la fenêtre, le retirais quand l'asthme menaçait de me faire tousser. Selon la saison, la vitre était froide ou glaciale. Je m'aérais l'esprit, remettais mon cerveau à zéro, puis retournais à mes manuels.

Depuis la pièce principale, on accédait à un couloir bordé de deux lits superposés menant à l'unique chambre, la salle de bains et les toilettes. Je m'inventais des pauses, pissais toutes les deux

heures. Le flux s'écoulant de ma vessie résonnait dans la cuvette. Si la quantité était suffisante, je tentais de donner à cette routine une dimension musicale, le liquide au cœur du trône, puis sur les côtés, parfois un pet. Puis je m'essuyais le bout du sexe avec un papier hygiénique arraché au rouleau sur son axe. Ces 25 mètres carrés étaient notre havre de paix. Ils avaient été conçus pour le bonheur des schuss. Pourtant en cette année d'hypokhâgne, je me suis contenté de deux ou trois pistes quotidiennes, juste avant la fermeture des remontées mécaniques, seul. Assez pour me saouler aux endorphines.

Après le ski, je regagnais l'appartement en chantonnant *Dōngfāng hóng, L'Orient est rouge*. Muttie Gisela reprenait avec moi les paroles de l'hymne national chinois pendant la Révolution Culturelle. Souvenir de Papa qui le chantait à tue-tête dans notre *sìhéyuàn*, cette maison traditionnelle dont il était si fier. De la Révolution Culturelle nous oublions l'immensité des souffrances. La musique nous montait à la tête comme un verre d'alcool de sorgho. Les paroles glissaient à la surface du malheur. *L'Orient est rouge, le soleil se lève, La Chine a vu naître Máo Zédōng. Il œuvre pour le bonheur du peuple, Il est la grande étoile sauvant le peuple. Le Président Máo aime le peuple, Il est notre guide, Pour créer une Chine nouvelle, Il nous montre la voie de l'avenir. Le Parti Communiste est comme le soleil, Son éclat apporte partout la lumière, Là où il y a le Parti Communiste, Le peuple obtient la libération*. Nous étions deux chanteurs de l'APL, l'Armée Populaire de Libération. Puis je retournais à mes auteurs français.

Pendant ce temps, Noé restait à Annecy pour travailler dans son studio. Chaque jour, à l'heure du dîner, il descendait au deuxième étage dans l'appartement familial pour rejoindre ses parents.

Il m'avait décrit un vaste six-pièces avec quatre chambres, une pour le couple de ses parents, une pour lui qu'il avait désormais désertée, une pour les amis, enfin une pour un hypothétique frère ou une hypothétique sœur jamais arrivés. Pendant que sa mère terminait de préparer le repas et que son père regardait la télé, il trainait un peu dans sa chambre restée dans son jus, allongé sur le lit, les yeux au plafond à suivre le mouvement d'un mobile qu'il avait confectionné enfant avec des baleines de parapluie.

Un jour, il avait dit oui à une demande pressante de son père : débrancher de ses cours, retrouver avec lui le chemin de la montagne. À Courchevel, ils avaient passé une journée de ski sur un mode stakhanoviste. À l'approche de la cinquantaine son père skiait encore *comme un dieu*.

Mais je n'étais pas intéressé par le niveau en ski du père de Noé. Par le reste si, ce trouble qu'il générait chez son fils. De fait, Noé était revenu vidé de sa journée et cela n'avait rien à voir avec ses courbatures.

D'après ce qu'il savait, son père Christian Olé était né en 1933. Il parlait très peu de son enfance à Zanzibar. Noé ne savait presque rien de la famille dans laquelle il était né, seulement qu'elle l'avait déposé dans un orphelinat de Zanzibar à un âge suffisant pour que Christian se souvienne de la séparation. Lorsqu'il l'évoquait, il prenait Noé à témoin de la chance que lui avait. Noé n'était pas sûr de comprendre de quoi il voulait parler. Il n'interrogeait pas son père. Lui n'en disait pas plus, reprenait le fil de son histoire au moment de la rencontre avec ses parents adoptifs.

C'était un couple de *scientifiques montagnards* comme disait Noé. L'un de ses deux protagonistes devait être infertile, aucun

des deux n'était allé au bout des analyses. Au bout de dix ans de mariage ils n'avaient pas réussi à avoir d'enfant. Ils étaient donc allés en *chercher* un en Tanzanie. À cette époque, juste à la sortie de la guerre, ce type de transfert était rarissime. Tous les deux avaient une image romantique des Masaï. À la fin d'un séjour d'un mois à Zanzibar, alors qu'ils visitaient le vieux dispensaire, ils avaient engagé la conversation avec un missionnaire catholique. Par son intermédiaire, ils avaient pu visiter le bâtiment qui tenait lieu d'orphelinat de l'île. Une vingtaine d'enfants y vivaient. Les religieux les faisaient subsister dans un confort sommaire. Ils assuraient l'enseignement. Cela incluait la religion, la morale, mais aussi une bonne dose d'éducation physique.

Le couple avait été séduit par cet adolescent du nom de Olé Juma. On leur avait expliqué que Olee avec deux *e* voulait dire homme en langue masaï, qu'il serait un homme très grand et qu'il voulait beaucoup apprendre. Ce n'était pas leur idée initiale de repartir avec un garçon de 13 ans. Mais Olé semblait si bien dans ses pompes et, surtout, les avait suppliés de l'emmener avec eux. L'affaire avait été conclue en quelques semaines, le temps d'obtenir les papiers nécessaires.

À son arrivée en Savoie au début de l'hiver 1946, Christian Olé Juma avait été enregistré à l'état civil d'Annecy. Ses parents adoptifs avaient réussi à ajouter un prénom français aux consonances chrétiennes mais avaient renoncé à lui transmettre leur patronyme. Trop de bureaucratie. La simple existence physique du beau garçon les remplissait de joie. Étant passionnés de montagne, ils avaient mis Christian Olé sur les planches dès ce premier hiver. Quatre ans plus tard il surclassait ses camarades dans les épreuves de slalom du club du lycée.

Noé ne parle pas de moi à Christian Olé. Pas non plus à sa mère Rosa. Ses parents ne m'ont jamais croisé dans l'immense escalier en colimaçon de l'immeuble. Nous n'avons pas les mêmes horaires.

À la fin de l'année scolaire, j'ai gagné mon admission en khâgne et Noé a eu Maths spé P'. Il lui faudra faire beaucoup de chimie organique l'année prochaine. Il déteste la chimie, je l'aiderai à tenir. Nous nous réjouissons d'avoir mis derrière nous cette année de classe *prépa*, d'aborder bientôt l'année décisive, celle des concours. Ils sont dans moins d'un an, cela donne une perspective.

Si Noé continue à être dans ma vie et moi dans la sienne, nous tiendrons.